

Études littéraires africaines

ÉLONGUÉ (Christian), *Introduction à la littérature jeunesse au Cameroun*. Préface de Pangop Kameni Alain. Paris : L'Harmattan, 2019, 208 p. – ISBN 978-2-343-18503-3



Élodie Malanda

Numéro 52, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087086ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087086ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Malanda, É. (2021). Compte rendu de [ÉLONGUÉ (Christian), *Introduction à la littérature jeunesse au Cameroun*. Préface de Pangop Kameni Alain. Paris : L'Harmattan, 2019, 208 p. – ISBN 978-2-343-18503-3]. *Études littéraires africaines*, (52), 212–215. <https://doi.org/10.7202/1087086ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

crits en Cochinchine sans débat ni commentaire, p. 244 *sq.*), l'ouvrage permet en effet d'établir des ponts entre des aires coloniales distantes. Si les liens qui se tissent entre elles reposent parfois sur une commune dépendance à l'égard du centre, dont les nouvelles, transportées dans le « packet » (à l'origine *packet boat*, qui donna paquebot, puis par extension « ensemble du courrier que les bateaux apportent aux colonies », p. 127), sont impatientement attendues, ils peuvent également s'en émanciper pour donner lieu à de véritables circulations « intercoloniales » et « intracoloniales » (p. 147 *sq.*). L'approche de L. Demougin mérite enfin d'être saluée pour la part belle qu'elle accorde à la littérature et à la lecture détaillée de textes marginaux, dont elle parvient à mettre en valeur les qualités proprement stylistiques, poétiques ou narratives : récusant dès son introduction le *distant reading* préconisé par Franco Moretti, l'auteure signe un « livre [...] littéraire au meilleur sens du terme » (p. 12), ainsi que le note très justement Marie-Ève Thérenty dans sa préface. En filigrane des trois parties de l'ouvrage se détache ainsi une féconde réflexion sur la posture de l'auteur et du journaliste colonial, dont L. Demougin étudie à la fois les noms et pseudonymes, les sujets de prédilection et les traits de plume singuliers. De ce portrait en pointillés se dégage une esthétique de la « désinvolture », qui s'exprime à la fois dans le traitement réservé aux colonisés et dans l'attente d'un génial écrivain à venir, dont les exploits attendus justifieraient les négligences présentes : faudrait-il donc croire, ainsi que le suggère à plusieurs reprises l'auteure, que les journalistes coloniaux préparaient et pressentaient déjà sans le savoir l'avènement des écrivains postcoloniaux d'aujourd'hui ?

Ninon CHAVOZ

ÉLONGUÉ (Christian), *Introduction à la littérature jeunesse au Cameroun*. Préface de Pangop Kameni Alain. Paris : L'Harmattan, 2019, 208 p. – ISBN 978-2-343-18503-3.

Avec le présent ouvrage, Christian Élongué, président de l'association Muna Kalati, s'attaque à un sujet encore marginal dans la recherche consacrée aux littératures africaines. Contrairement à ce que suggère le titre, il s'agit pourtant moins d'une introduction à la *littérature* qu'au *livre* destiné à la jeunesse au Cameroun. On trouvera donc peu, voire pas d'informations à propos des thématiques, des styles narratifs ou graphiques de cette production, mais plutôt une étude fouillée de l'édition, de l'économie du livre pour la jeunesse et des actions menées en sa faveur au Cameroun. L'approche socioéconomique choisie par Chr. Élongué s'inscrit dans la lignée des travaux de Raphaël Thierry à propos du marché du livre africain. L'ouvrage, issu d'un mémoire de Master en gestion des industries culturelles, est divisé en trois chapitres. Le premier retrace l'histoire de la littérature et de l'édition camerounaise pour la jeunesse ; le deuxième s'in-

terroge sur le travail des instances de médiations, notamment les bibliothèques et l'école ; et la troisième retrace enfin la création de l'association Muna Kalati, qui œuvre pour la visibilité de la littérature pour la jeunesse camerounaise et africaine en général. Notons également la présence d'une préface d'Alain Pangop Kameni, professeur à l'université de Dschang, qui replace ce secteur au Cameroun dans un cadre africain et francophone plus large, et la reproduction, en annexe, d'un annuaire des éditeurs camerounais et africains du livre destiné à la jeunesse.

Chr. Élongué commence par recenser les œuvres camerounaises qui ont marqué ce secteur des années 1930 à 2015. Après des débuts hésitants, les parutions se font plus régulières à partir des années 1970 et 1980, notamment grâce à l'œuvre de Francis Bebey et à celle de Pabé Mongo, que l'auteur considère comme le « père de la littérature camerounaise d'enfance et de jeunesse » (p. 40). Après la création de l'Association des Auteurs Illustrateurs de Livres pour Enfants (AILE) et celle d'Akoma Mba, la première maison d'édition spécialisée du pays, cette littérature prend son essor dans les années 1990. Elle se distingue aujourd'hui par son dynamisme et par la diversité des genres et des thématiques abordées. Chr. Élongué dénombre ainsi deux cent soixante-seize ouvrages d'auteurs camerounais (auteurs locaux et de la diaspora) parus entre 2000-2015 (p. 43). Il conclut que « ce volume de l'offre pourrait faire du Cameroun un moteur de l'édition jeunesse en Afrique » (p. 46), avant d'objecter que « des problèmes sur la chaîne éditoriale en ralentissent la dynamique » (*ibid.*). L'auteur identifie alors ces problèmes, pointant notamment le prix élevé du papier et de l'encre, le coût des transports, la faiblesse des réseaux de diffusion et de distribution, le manque de soutien par l'État, mais aussi la concurrence avec les éditions étrangères. Il constate également que la majorité des livres camerounais destinés à la jeunesse est l'œuvre d'auteurs et d'autrices vivant et publiant à l'étranger. Ainsi, seuls soixante-dix-sept des nombreux livres camerounais parus entre 2000 et 2015 dans ce domaine ont été publiés au pays, les autres ayant été édités en Afrique de l'Ouest, en Algérie et surtout en France (p. 60-61). Chr. Élongué déplore que ces ouvrages ne soient souvent pas accessibles au jeune lectorat camerounais. L'absence d'un système de diffusion et de distribution intracontinental efficace complique en effet l'achat des livres publiés dans d'autres pays africains et les prix des ouvrages venus de France rendent ces derniers inaccessibles pour une grande partie de la population camerounaise. Ne s'arrêtant pas à ce sombre constat, Chr. Élongué présente des initiatives de diffusion et/ou de distribution sur les marchés du Nord, notamment Afrilivres, L'Oiseau Indigo et l'Alliance Internationale des Éditeurs Indépendants. L'auteur déplore également le manque de visibilité internationale de la production camerounaise, qui est très peu représentée dans les Salons de littérature de jeunesse de l'hémisphère Nord (p. 85-87), alors même que ces salons – surtout celui de Bologne et de Montreuil – sont des canaux de diffusion et de distribution importants et des instances de légitimation primordiales. Il rappelle cependant l'existence de salons du livre

camerounais – notamment le Salon International du Livre de Yaoundé, le festival des caricatures de Yaoundé et le Mboa BD Festival – qui permettent aux éditeurs locaux de promouvoir leurs productions (p. 72-75). (On peut désormais rajouter à cette liste le Salon du livre pour la jeunesse organisé à Yaoundé par les éditions Akoma Mba après la parution du présent ouvrage). Mais selon Chr. Élongué, le problème ne se réduit pas à la visibilité et à l’accessibilité internationale : l’accès aux livres de jeunesse reste difficile au sein même du Cameroun. L’auteur regrette ainsi la rareté des bibliothèques scolaires et des bibliothèques publiques spécialisées dans ce domaine (p. 104-108). Il constate néanmoins qu’en l’absence de politique publique en faveur du livre de jeunesse, des associations, des bibliothèques privées ou des réseaux culturels étrangers prennent le relais. Ces dernières mettent en valeur leurs fonds dédiés en réalisant différentes actions de médiation du livre, telles que des ateliers d’écriture ou des lectures publiques. S’il salue le travail de ces acteurs qui font découvrir et aimer la lecture au jeune public, l’auteur voit d’un œil plus sévère le rôle de l’école, citant parmi les obstacles à surmonter « l’inadéquation entre la langue de lecture et celle pratiquée par l’élève » (p. 127) et l’instrumentalisation de la littérature jeunesse, mise au service de l’acquisition de la grammaire. Il aurait été intéressant de présenter ici les livres lus dans les écoles au Cameroun : combien sont des livres de jeunesse camerounais ? Le plaidoyer en faveur d’une initiation à la lecture-plaisir en opposition à une lecture-corréction a cependant le mérite d’aborder un problème qui dépasse les frontières camerounaises. Chr. Élongué se penche ensuite sur les librairies, déplorant qu’elles ne favorisent pas la visibilité du livre de jeunesse produit au Cameroun, soit parce qu’elles n’en vendent pas, soit parce qu’elles vendent surtout des livres produits à l’étranger (p. 133-137). C’est dans ce contexte de manque de visibilité que l’auteur a créé l’association Muna Kalati, qui « œuvre pour l’accessibilité à l’information et la documentation sur le livre jeunesse africain en général mais particulièrement celui du secteur jeunesse au Cameroun » (p. 145). Dans le dernier chapitre, consacré à l’histoire de l’association, Chr. Élongué présente notamment le site *munakalati.org* qui, depuis la parution de l’ouvrage, s’est développé pour devenir une importante plateforme, rassemblant actualités du livre de jeunesse, ressources bibliographiques et éditoriales ainsi qu’articles et épisodes de podcasts. Emboîtant le pas à la plateforme EditAfrica, dédiée à la littérature africaine, le site impressionne par son grand dynamisme et sa diversité.

Le fait que l’auteur qualifie de « littérature jeunesse au Cameroun » non seulement les ouvrages parus au Cameroun, mais également les livres d’auteurs et autrices camerounais ou de parents camerounais, publiés à l’étranger, notamment en France, aurait mérité d’être précisé et explicité dès le début de cet ouvrage, afin que l’on suive plus facilement le raisonnement. Surgissent également des questions à propos du livre de jeunesse camerounais en langues locales et en anglais, qui ont été tenus à l’écart de la présente analyse : cette absence est-elle due à un choix délibéré de

l'auteur ou témoigne-t-elle d'une production inexistante ? Enfin, l'inclusion de la littérature diasporique dans la littérature de jeunesse camerounaise donne parfois lieu à des raccourcis, comme celui qui suggère que les auteurs camerounais de la diaspora, « toujours en quête de consécration » (p. 70), délaisseraient le marché camerounais en faveur du marché français, alors même que le marché français s'impose souvent à eux par les circonstances de vie. C'est par exemple le cas pour une autrice comme Kidi Bebey, Française de parents camerounais, qui est née et a grandi à Paris et publie entre autres en France (mais aussi sur le continent africain). Malgré ces quelques manques de précisions et des raccourcis occasionnels, on retiendra surtout la profonde connaissance de terrain de l'auteur et son important travail de dépouillement bibliographique et éditorial, qui font de l'ouvrage une véritable mine pour toute personne cherchant des renseignements sur les acteurs du livre jeunesse camerounais.

Élodie MALANDA

HEL-BONGO (Olga), *Roman francophone et essai : Mudimbe, Chamoiseau, Khatibi*. Paris : Honoré Champion, coll. Bibliothèque de littérature générale et comparée, n° 158, 2019, 301 p. – ISBN : 978-2-7453-5061-9

Issu d'une thèse soutenue en 2011 à l'Université Laval (Québec) sous la direction du professeur Justin Bisanswa, le présent ouvrage entend interroger « la perméabilité de l'essai, non dans l'histoire littéraire, mais dans le texte romanesque, en considérant sa nature, ses fonctions et ses enjeux à l'intérieur des romans de trois écrivains polymorphes : V.Y. Mudimbe, Patrick Chamoiseau et Abdelkébir Khatibi » (p. 15). Si ce projet critique s'annonçait prometteur, l'auteure s'évertuant dans une longue introduction à passer en revue l'abondante production académique consacrée aux trois auteurs, pour montrer combien cette dernière aurait jusque-là négligé la présence de l'essai dans le roman, sa réalisation laisse toutefois le lecteur plus perplexe que convaincu. D'abord parce que l'essai se voit systématiquement réduit à la « forme du métatexte ou du commentaire des écrivains dans leur fiction » (*ibid.*), forme qui remplirait alors « une double attente : construire un savoir, travailler une écriture » (p. 41). Mais, à ce titre, on pourrait voir de l'essai partout, et c'est précisément cette prégnance diffuse qui conduit Olga Hel-Bongo à scruter « l'intérogénéricité » des textes, en s'appuyant notamment sur les travaux de Marielle Macé (p. 38, 211) et de Jean-Marie Schaeffer. Or c'est ici qu'un second écueil émerge, dans la constitution même du corpus : car pour autant qu'on puisse assurément postuler et étudier une intergénéricité des œuvres de Mudimbe, Chamoiseau, Khatibi, peut-on vraiment placer dans la catégorie « roman » des textes autobiographiques ou diaristes comme *Les Corps glorieux des mots et des êtres* (1994), *Cheminements : carnets*